



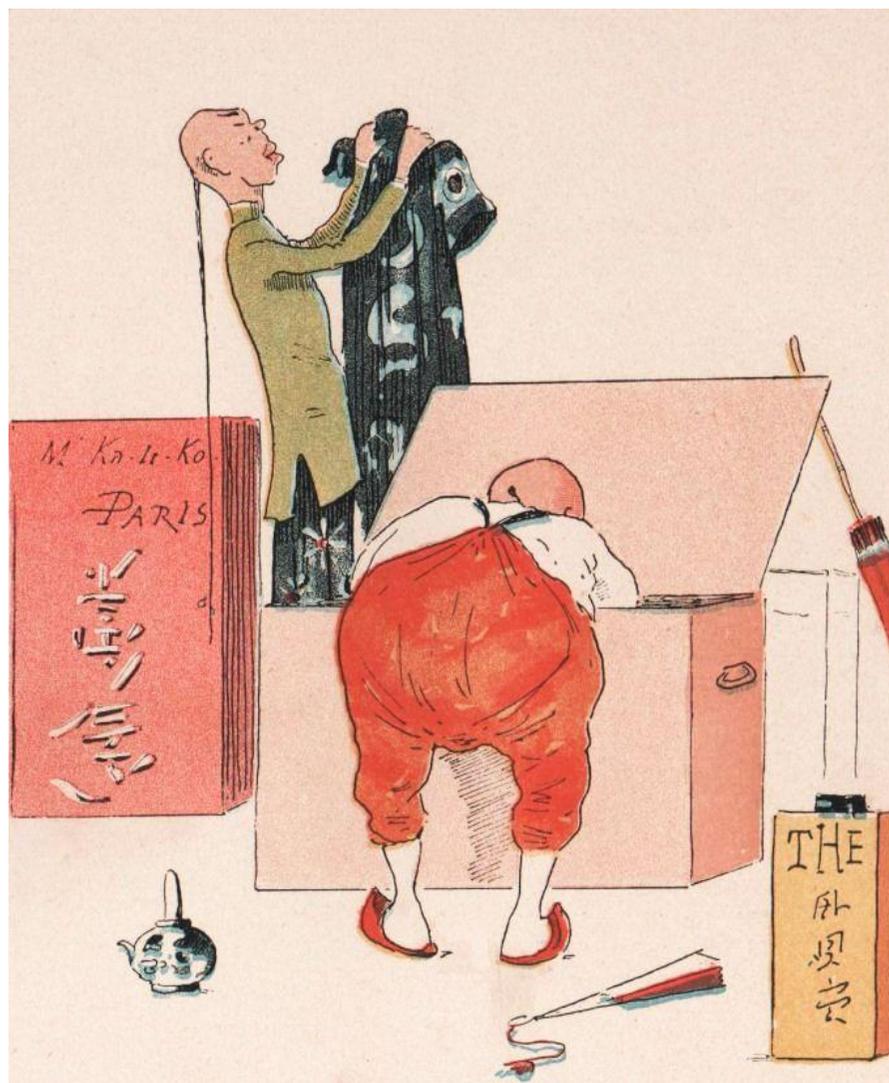
Eugène Le Mouël (1859-1934). Garnier Frères, Paris, ~1885.



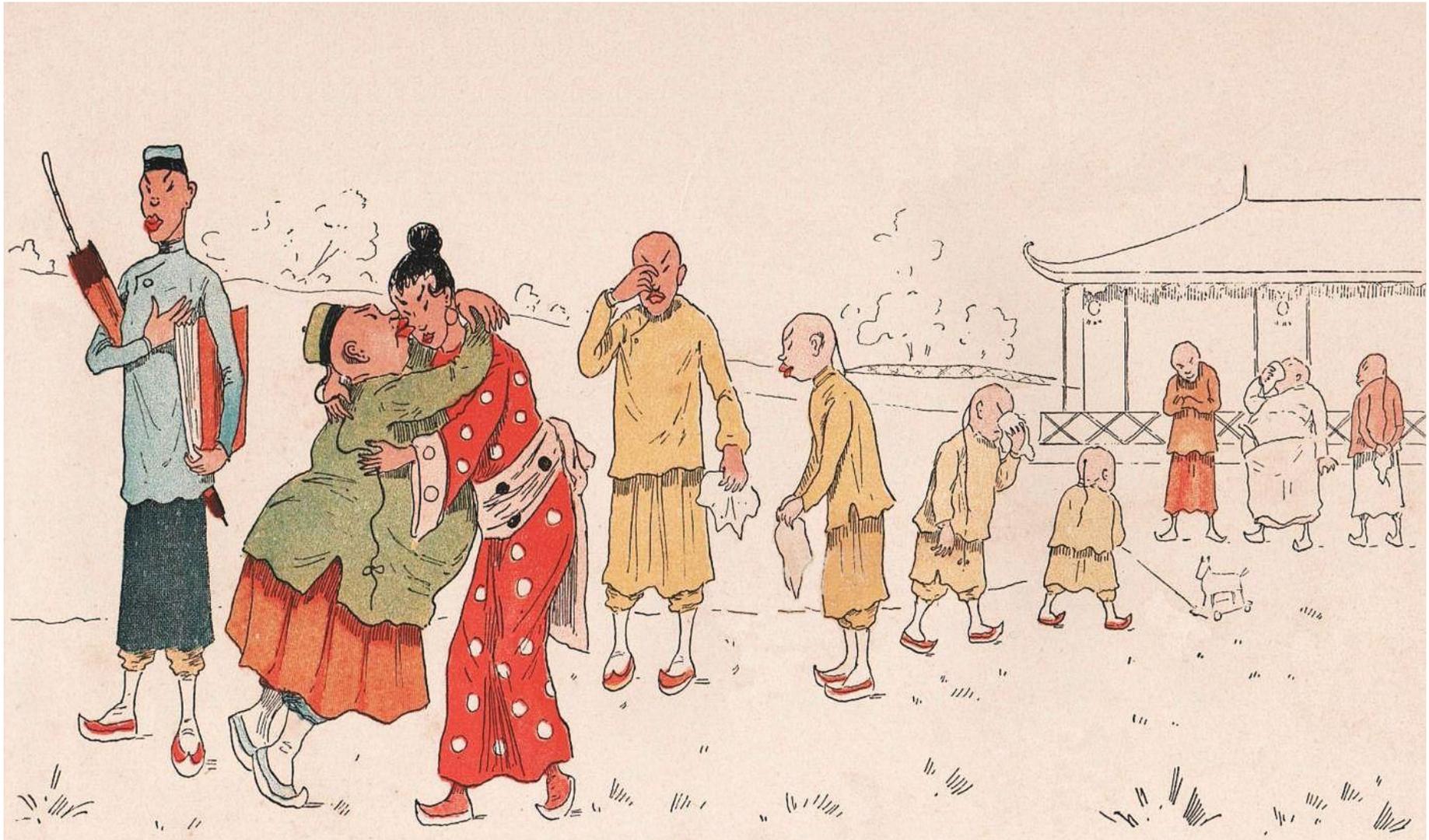
Le huitième jour de la trente-sixième lune de Fou-Tchou-Fou, l'empereur de Chine mande devant lui le haut mandarin Ka-li-Ko et son fidèle secrétaire Pa-Tchou-li. Il leur tient ce discours bref, mais bien senti :
— Allez chez les barbares Français porter l'éclat de mon nom, allez !



Au sortir de cette entrevue, le haut mandarin mettant de côté toute retenue et tout vêtement incommode exécute un pas des plus extravagants devant son secrétaire ahuri.



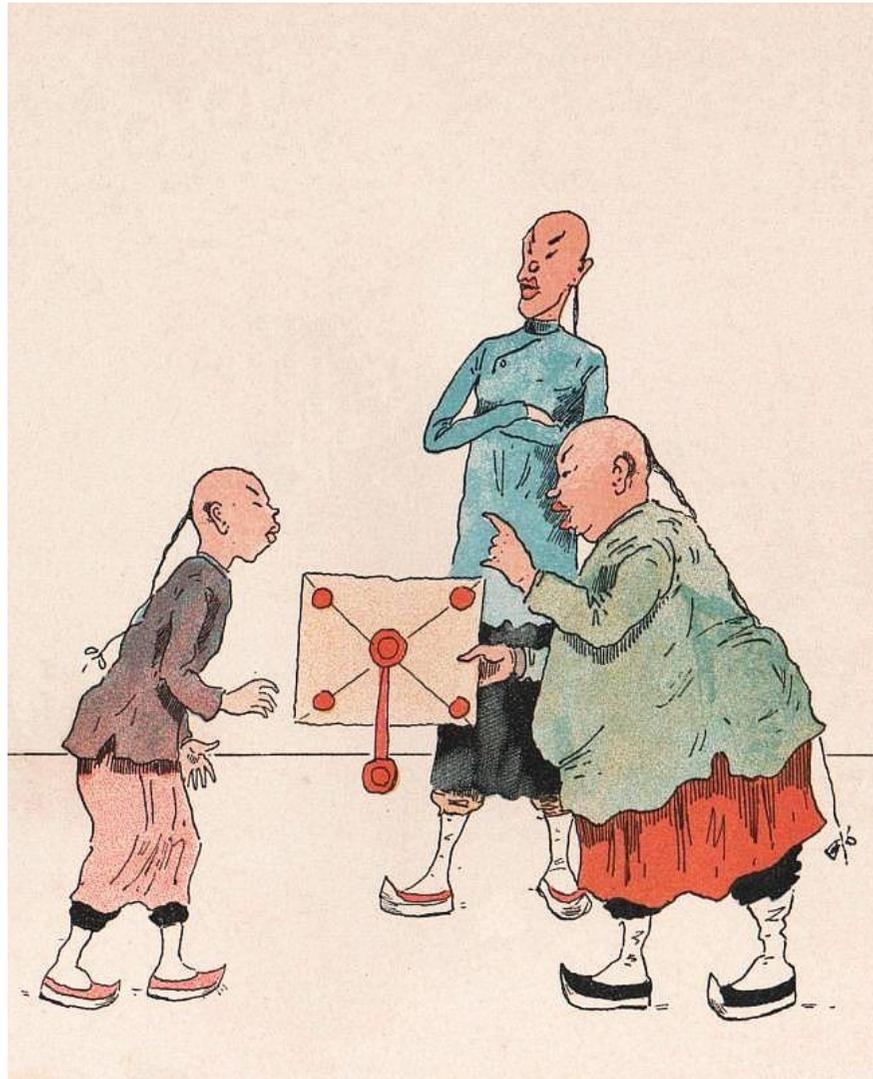
Dès le lendemain Ka-li-Ko fait ses valises. Aidé de Pa-Tchou-li il emballe ses vingt-sept costumes : robes du matin, robes de midi, robes du soir, robes de chambre, etc., etc.



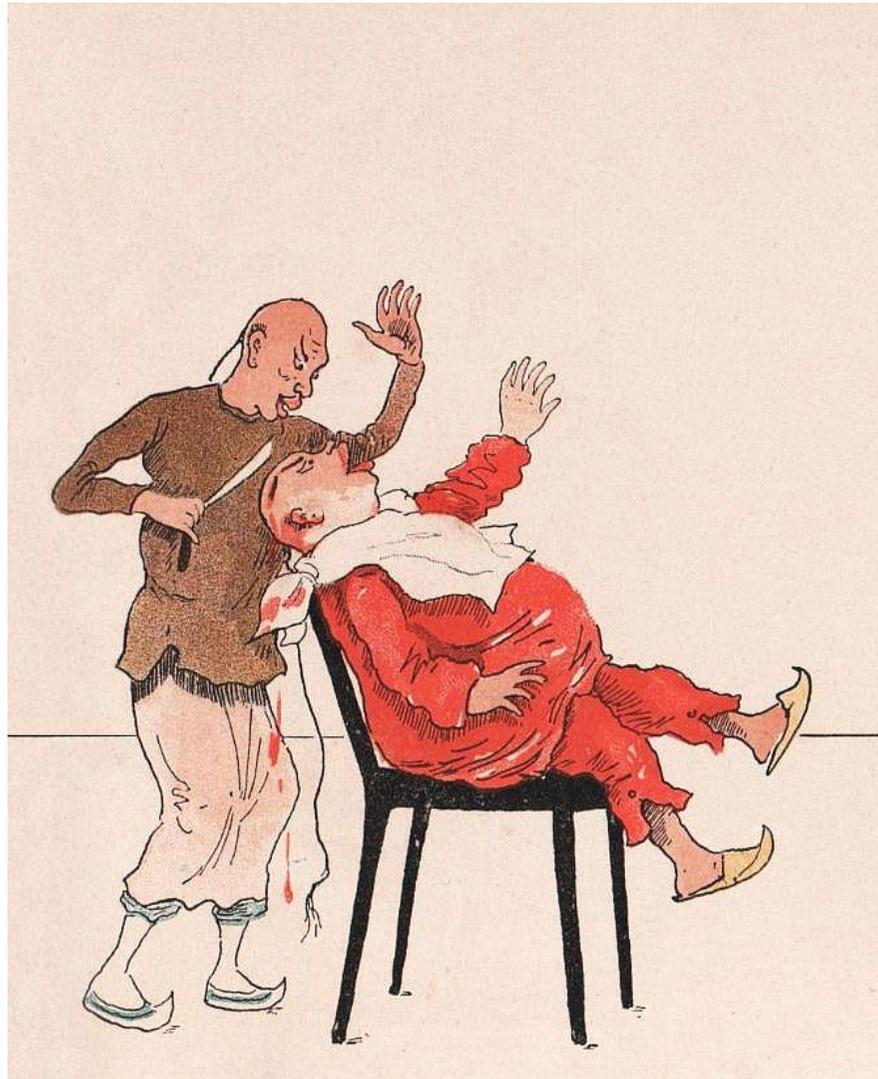
Le surlendemain, il dit adieu à sa famille. — Il embrasse longuement sa chère épouse Chien-Chien et tous ses enfants, l'aîné Tong, le second Li, le troisième Fou et le petit dernier Po-po. Ses serviteurs se lamentent, car c'est en Chine seulement qu'on trouve encore de bons domestiques.



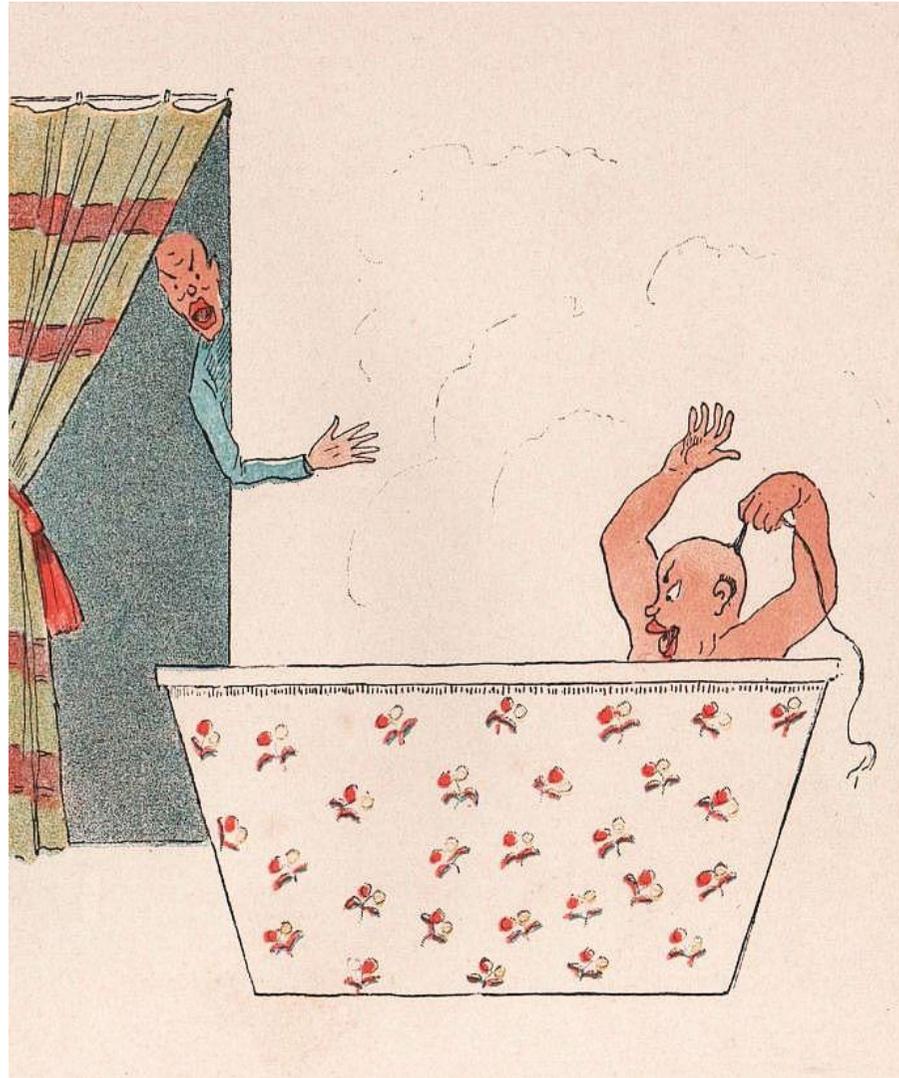
Après avoir voyagé longtemps, ils arrivent au bord de la mer au soleil couchant, le secrétaire note ces belles paroles de son maître : « O Ko-si ! O Ko-si ! » ce qui signifie : « Que d'eau ! Que d'eau ! »



Ils sont descendus dans une hôtellerie aux portes de Tien-Tsin.
Ka-li-Ko fait porter par un boy au gouverneur de la ville un pli
cacheté lui annonçant son arrivée solennelle pour le lendemain.



Voulant être frais et joli, il se fait raser la tête. Hélas ! l'artiste capillaire lui taille le front d'un façon déplorable. — Horreur !



Pour se délasser il prend un bain. L'eau est bouillante, le haut mandarin pousse des hurlements qui attirent son fidèle secrétaire.



Le lendemain, il fait son entrée solennelle à Tien-Tsin, le chef ceint d'un bandeau et le pied entouré de linges, ce qui n'enlève rien à sa majesté.



Ils visitent la ville. Dans une pagode, Ka-li-Ko se permet de trouver une bonne tête au dieu Li-ma-song. Le fidèle secrétaire en augure bien mal pour leur voyage.



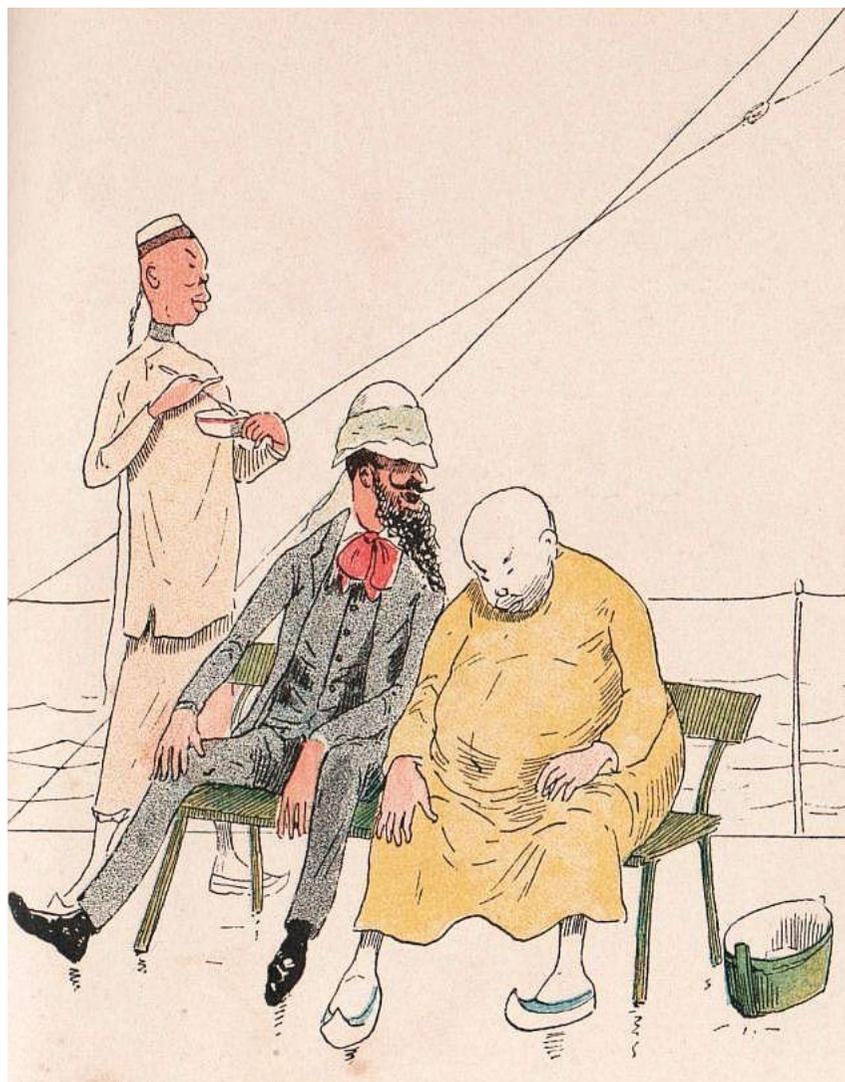
Dans un bazar anglais, Ka-li-Ko fait emplette d'un chapeau melon, d'une lorgnette, d'un sac de voyage et d'une badine. Pa-Tchou-li très chauvin est profondément navré.



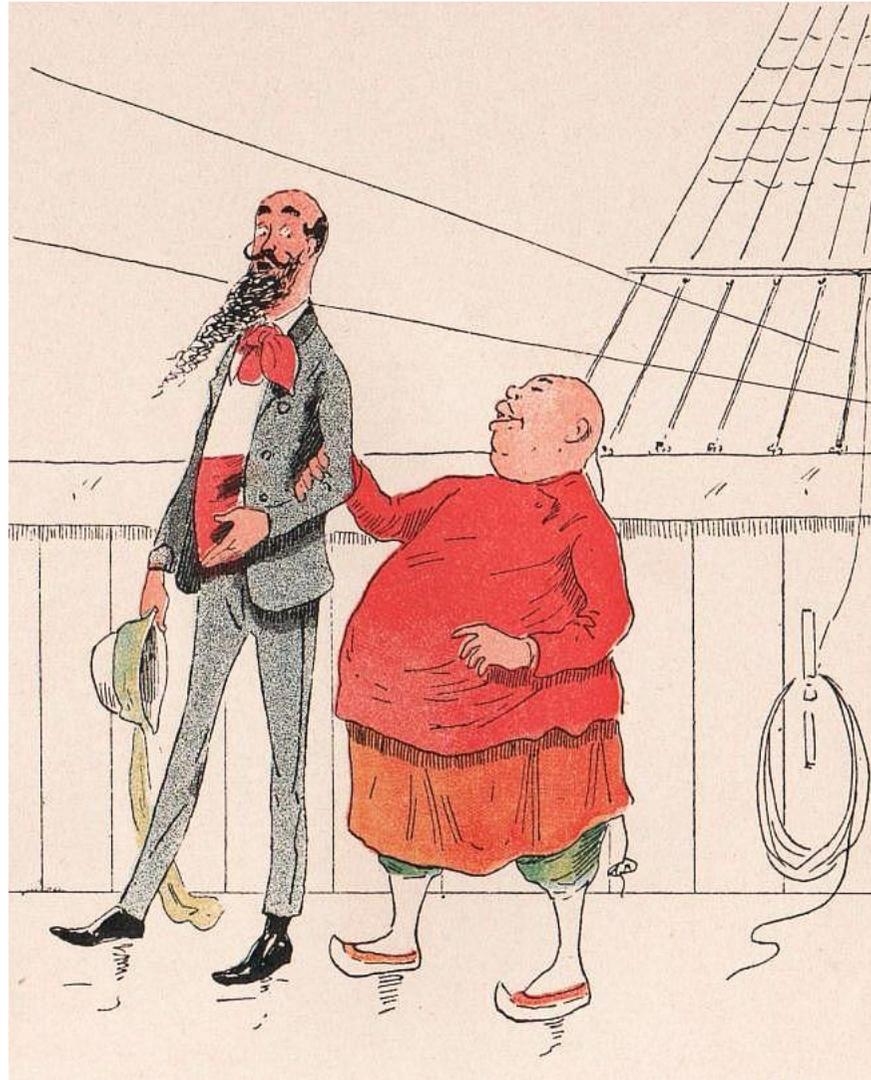
Le paquebot qui doit les emporter est arrivé. Du quai Ka-li-Ko le regarde par le gros bout de la lorgnette ; il le trouve petit comme une coquille de noix. Heureusement Pa-Tchou-li lui montre son erreur, il allait refuser de s'embarquer.



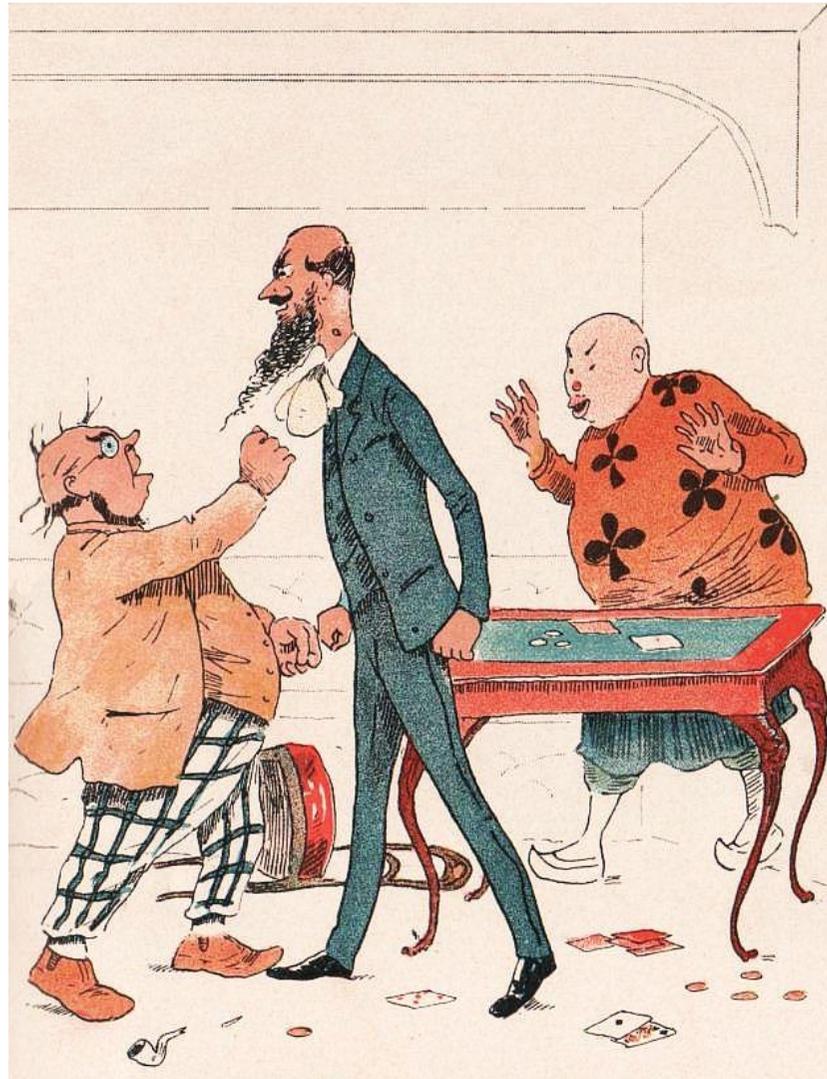
Ils arrivent à bord. — Le capitaine présente à Ka-li-Ko les personnages de distinction. Milord Brandyfull, touriste anglais, milady Brandyfull et miss Brandyfull, il signor Macaroni, célèbre musicien italien, et monsieur Van-Peterboum, négociant hollandais à Java.



Ka-li-Ko ne tarde pas à éprouver le mal de mer, Macaroni se montre empressé auprès de lui, tandis que le fidèle serviteur apporte des breuvages calmants qui n'ont pas un effet immédiat.



Il s'habitue à la mer, et dit à Macaroni : « C'est singulier, signor, chaque fois que j'ai le mal de mer et que vous êtes près de moi, il disparaît quelque chose de mes poches. » — « C'est le roulis », répond Macaroni.



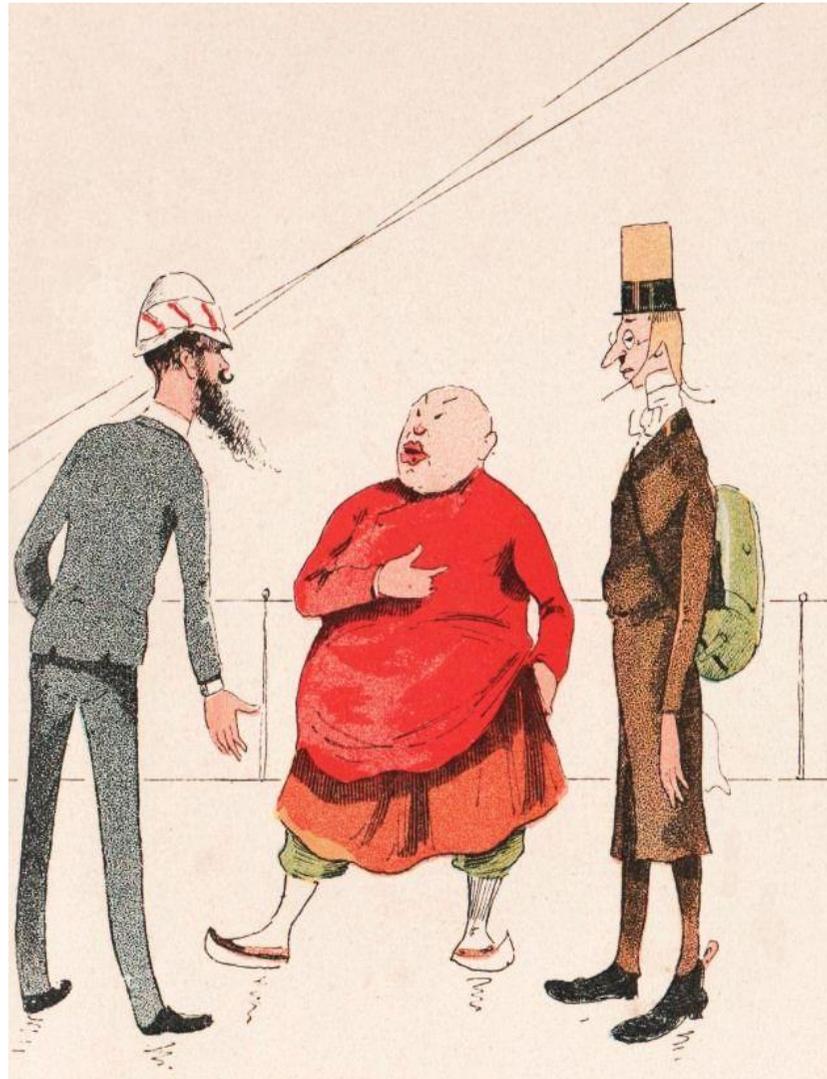
Les jours de pluie Macaroni organise des petites parties dans sa cabine. A la fin le Hollandais, qui perd toujours, se fâche et traite le musicien de Grec. L'Italien reste froid.



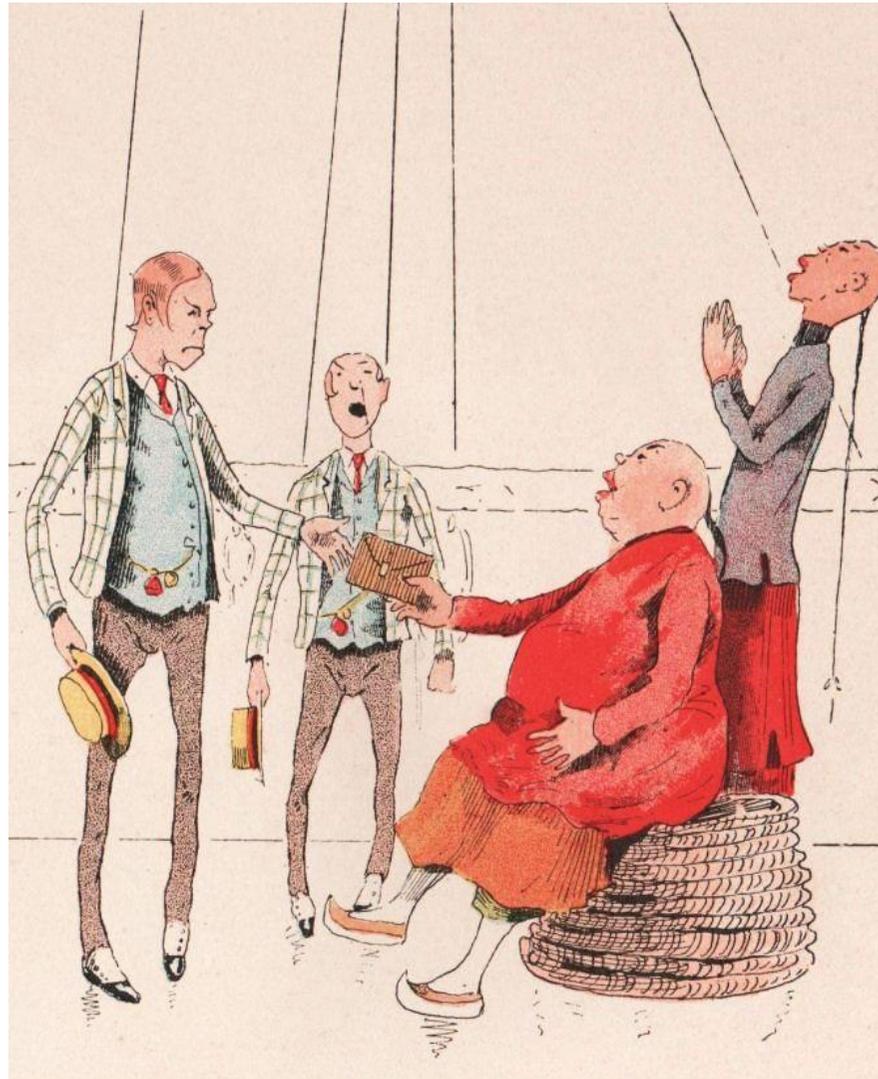
Ka-li-Ko trouvant Peterboum sur la dunette lui dit qu'il a eu tort d'appeler Macaroni Grec puisqu'il est Italien et croyant être aimable l'appelle « Vieux pot à tabac ! ».



À peine a-t-il tourné le dos qu'il reçoit dans le derrière le plus formidable coup de pied que fils du Céleste Empire ait jamais reçu. La violence du choc le précipite les pieds en avant sur l'inexpressible de Milady Brandyfull.



Macaroni fait comprendre à Ka-li-Ko qu'un duel est inévitable, il lui présente comme second témoin le célèbre naturaliste allemand Kulturstrumph, qui vient d'observer le passage de Vénus aux îles Samoa avec un certain succès.



Ka-li-ko reçoit les témoins de Mylord Brandyfull. Les frères Corderaid qui ont fait courir tout Yokohama. L'affaire s'arrange pour de l'argent, le prix de l'insulte faite à Milady ayant été fixé dans le cas où un duel ne plairait pas.



Le duel a lieu au petit jour en présence du médecin du bord et des témoins. L'Anglais et le rajah Ramassanouvopiro qu'on a pris à Ceylan sont les témoins de Peterboum. Ka-li-ko blême de peur a obtenu que son fidèle secrétaire tiendrait l'épée en passant les bras sous les siens.



Légèrement blessé Ka-li-Ko se voit condamné à quelques jours de repos. Il les passe gaiement en compagnie de l'Anglais et du rajah, qu'il régale.



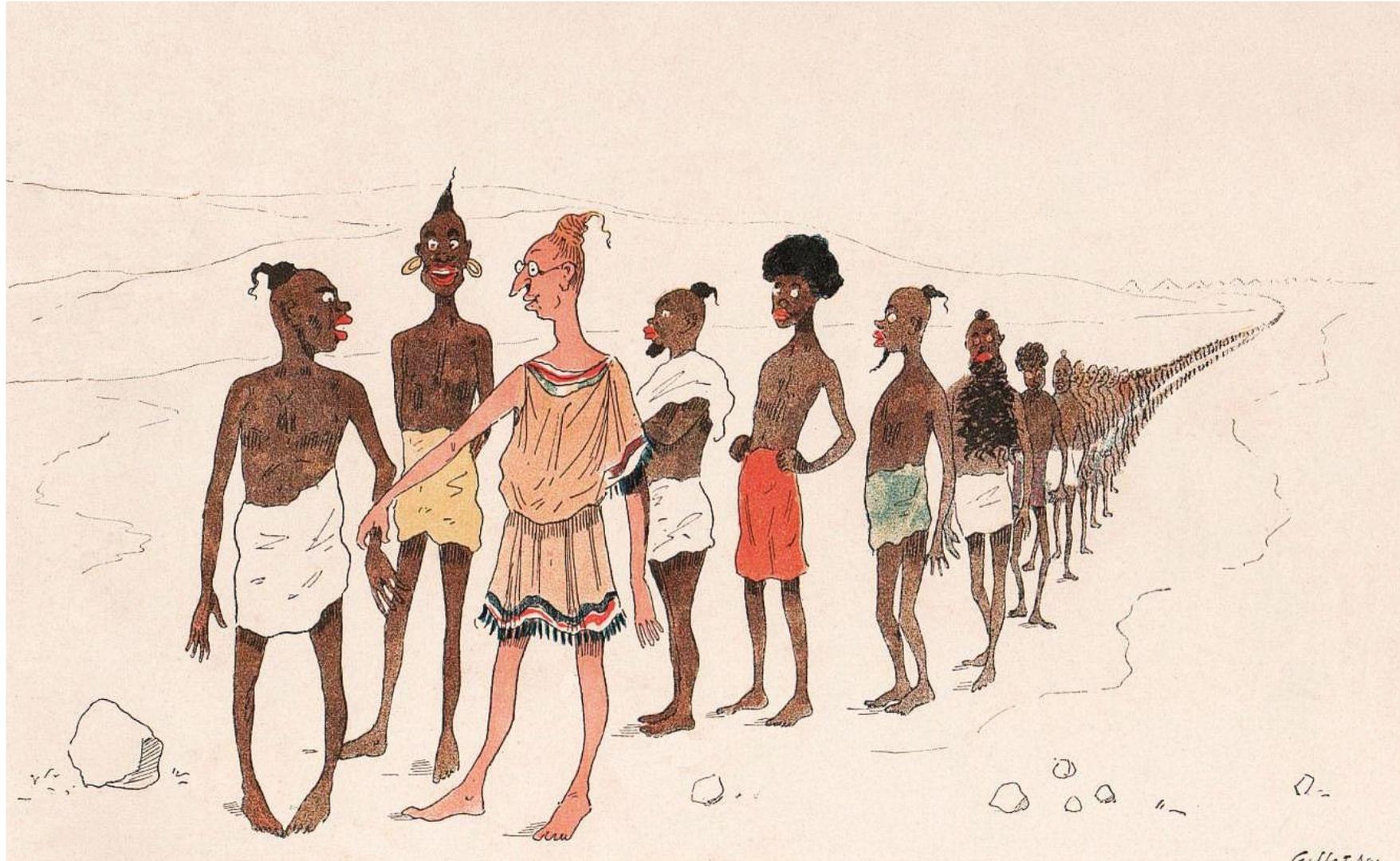
En voyant ces excès, le fidèle secrétaire, Milady et Miss Brandyfull sont dans la plus grande consternation.



Le paquebot ayant fait escale à Souakim, Ka-li-Ko, Kulturstrumph et Brandyfull ont eu l'idée de faire une petite promenade dans le désert. Ils sont pris par les partisans du Mahdi. Seul l'Anglais doit son salut à la longueur de ses jambes.



On enferme l'infortuné mandarin dans une cage comme un animal féroce. Un affreux nègre lui passe entre les barreaux au bout d'une lance une nourriture sommaire.



Quant à Kulturstrumph qu'on a habillé à la dernière mode du pays, il obtient de circuler librement, à la condition de tâter le pouls tous les matins aux douze cent quarante-huit hommes de la tribu des Ben-Laitou.



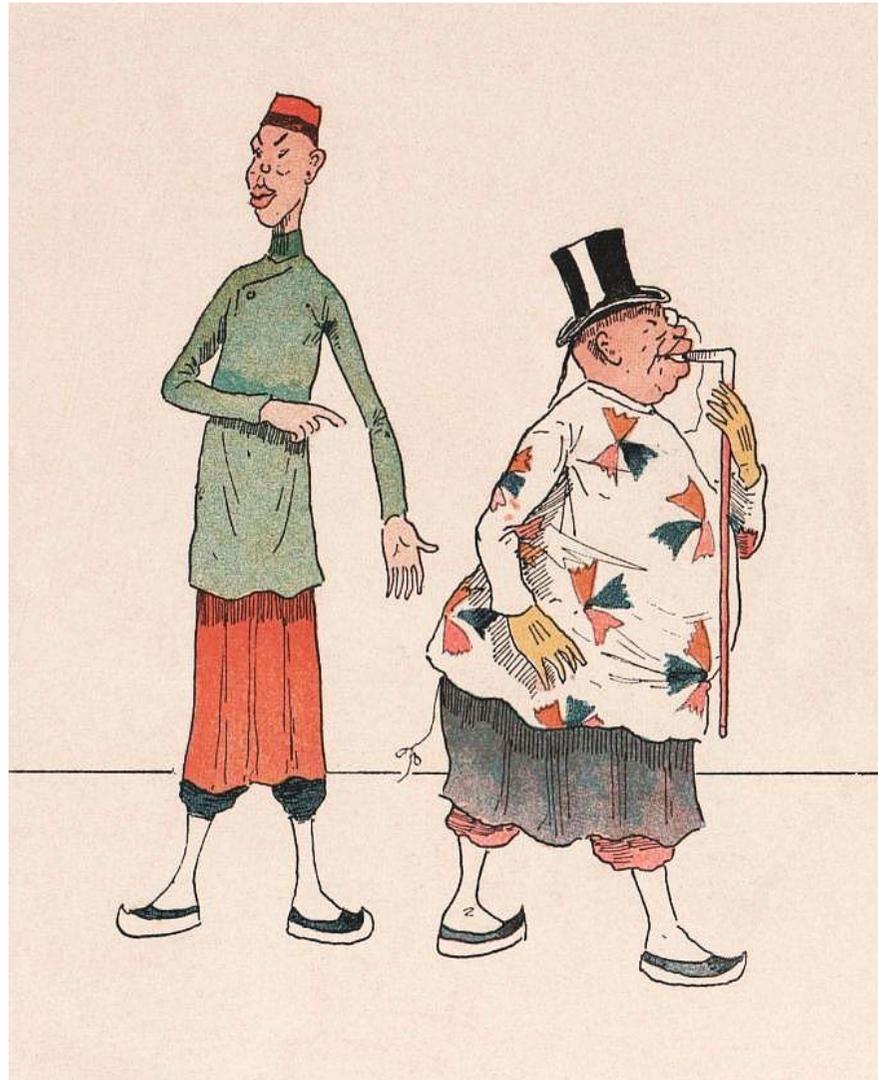
Le Mahdi vient à passer en tournée d'inspection. On lui amène Ka-ki-Ko plus mort que vif. Il ordonne qu'on le laisse libre, et lui dit : « Allah est grand, et moi aussi ! Va-t-en l'apprendre aux Anglais. »



Recueilli aux avant-postes où on l'avait ficelé à un arbre, les yeux bandés, Ka-li-Ko comparait devant l'état-major anglais. Il explique sa situation et on lui donne les moyens de gagner Alexandrie afin de s'embarquer pour Marseille.



Il arrive enfin à Marseille où il retrouve sur le quai Pa-Tchou-li qui chaque jour est à l'arrivée des paquebots espérant trouver son maître. Il a peine à le reconnaître sous le costume turc dont ce dernier a eu l'idée de s'affubler en passant au Caire.



Sur les instances de Pa-Tchou-li, il reprend ses vêtements chinois, il porte en même temps un chapeau haut de forme, des gants paille, un monocle et une canne à bec de corbin.



En entendant un aveugle jouer de la clarinette, il s'écrie : « Mon ami, je suis frappé par cette mélodie ! » Pa-Tchou-li craint, hélas ! que ce ne soit de folie.



Il se rend aussitôt chez un marchand d'instruments de musique et il essaye une basse. Il en fait sortir des sons rauques et discordants. Il se décide alors à acheter des instruments plus faciles : une boîte à musique et le dernier chapeau chinois existant en Europe.



Ils ont pris le chemin de fer pour Paris. Tout le long du chemin Ka-li-Ko fait marcher sa boîte à musique et la trépidation du train agite le chapeau chinois. Les voyageurs énervés se plaignent. À Lyon la gendarmerie veut voir leurs papiers de musiciens ambulants. Comme ils n'en ont pas, on les fourre au bloc.



Ka-li-Ko ayant fait connaître sa situation d'envoyé de l'empereur de Chine, on les relâche. Ils arrivent à Paris ; les employés de l'octroi l'arrêtent, trouvant son ventre suspect. Très flatté, il leur remet cent francs, malgré les observations de Pa-Tchou-li.



Sur le boulevard Ka-li-Ko retrouve Macaroni. Il se lance dans la grande vie parisienne, jetant par les fenêtres l'argent de l'empereur de Chine.



Alors, éreinté, ruiné, déconsidéré et abandonné de ses compagnons de fête qui se sont éloignés quand il n'a plus eu d'argent, il est réduit à s'engager comme sauvage dans la troupe Amoroso à la foire aux pains d'épices.



Là, le long des jours et des soirs on lui fait manger des lapins crus dans des positions terriblement acrobatiques.



Pendant ce temps le fidèle secrétaire, écœuré de la conduite de son maître, passe son temps dans les bibliothèques et étudie la civilisation européenne.



Quand il a tout à fait perdu les traces de Ka-li-Ko, il revient à la cour de Pékin avec des volumes de notes et d'observations. L'empereur le fait revêtir en sa présence du costume de haut mandarin et lui octroie les places, honneurs et privilèges de l'indigne Ka-li-Ko. La vertu est toujours récompensée et le vice puni.